

NATHAN THRALL

# Une journée dans la vie d'Abed Salama

Anatomie d'une tragédie à Jérusalem

*nrf essais*

GALLIMARD



*nrf* **essais**



*Nathan Thrall*

Une journée  
dans la vie  
d'Abed Salama

Anatomie d'une tragédie à Jérusalem

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Frédéric Joly*

*nrf*

*Gallimard*

*Titre original :*

A DAY IN THE LIFE OF ABED SALAMA  
ANATOMY OF A JERUSALEM TRAGEDY

Cet ouvrage a initialement paru à New York  
aux éditions Metropolitan Books / Henry Holt and Company.

© *Nathan Thrall, 2023.*  
© *Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.*

## NOTE DE L'AUTEUR

Ce livre est un ouvrage de non-fiction. Tous les noms cités sont les vrais noms à l'exception des prénoms de quatre personnes — Abu Hassan, Azzam, Ghazl et Hassan —, et cela par respect pour leur vie privée.



Nous ne voyons pas notre empreinte dans ce qui arrive, et nous appelons donc accidents malheureux certains événements, quand ils sont les produits inéluctables de nos desseins, et, parce que nous ne voulons pas changer d'état d'esprit, nous appelons d'autres événements nécessités.

STANLEY CAVELL



## *Prologue*

La veille de l'accident, Milad Salama ne pouvait guère réfréner son excitation à l'idée de l'excursion scolaire programmée pour le lendemain. « Baba », dit-il, tirant sur la manche de son père, Abed, « je veux acheter à manger pour le pique-nique de demain. » Ils se trouvaient au domicile des beaux-parents d'Abed, qui possédaient une petite supérette, à quelques pas de là. Abed emprunta avec son fils de cinq ans l'une des allées étroites de Dahiyat a-Salaam, un quartier d'Anata, où ils vivaient. Arrivés dans une rue dépourvue de trottoirs, ils se frayèrent un chemin entre les voitures qui étaient garées là et celles qui, moteurs allumés, étaient prises dans un embouteillage. Une matrice de câbles, de fils électriques et de guirlandes lumineuses pendouillait au-dessus de leurs têtes, l'ensemble étant comme écrasé par les tours d'habitation qui se dressaient au-dessus d'eux, quatre, cinq et même six fois plus élevées que la barrière de séparation, ce mur de béton de huit mètres de haut qui encerclait Anata. Abed se souvenait d'une époque pas si lointaine où Dahiyat a-Salaam était un quartier rural et d'un grand calme, d'un temps où il était encore possible d'étendre son lopin de terre, au lieu de s'emp-

[voir carte  
p. 282.]

ler les uns sur les autres. Une fois arrivés à la supérette, Abed acheta à Milad une bouteille de Tapuzina, un jus d'orange israélien, un tube de Pringles et un œuf Kinder au chocolat, sa surprise préférée.

Le lendemain matin, tôt, la femme d'Abed, Haïfa, svelte et gracieuse comme Milad, aida le petit garçon à revêtir son uniforme : une chemise au col blanc, un pull-over gris portant l'emblème de son école élémentaire privée, Nour al-Houda, ainsi que le pantalon gris qu'il devait garder remonté en raison de sa petite taille. Adam, le frère de Milad, qui avait neuf ans, était déjà descendu. Un fourgon blanc de l'école, arrêté dans la rue, donnait de légers coups de klaxon. Milad se dépêcha de finir son petit déjeuner habituel, à base d'huile d'olive, de zaatar et de labneh, saucant son assiette en s'aidant d'un morceau de pita. Un grand sourire aux lèvres, il rassembla son déjeuner et son goûter surprise avant d'embrasser sa mère, de lui dire au revoir et de se ruer hors de l'appartement. Abed, à ce moment, était encore au lit.

Lorsqu'il se réveilla, il faisait gris dehors et il pleuvait à verse, les rafales de vent étaient même si fortes qu'il pouvait voir les gens, dans la rue, lutter contre elles pour avancer. Haïfa regardait par la fenêtre, l'air passablement chagriné. « Il fait un bien mauvais temps. »

« Pourquoi t'inquiètes-tu comme ça ? » lui dit-il en lui touchant l'épaule.

« Je ne sais pas. Une mauvaise sensation, c'est tout. »

C'était un jour de congé pour Abed, qui travaillait chez Bezeq, l'opérateur de téléphonie israélien. Avec son cousin Hilmi, il se rendit en voiture, afin d'acheter de la viande, chez son ami Atef qui possédait une boucherie à Dahiyat a-Salaam. Chose inhabituelle, Atef n'était pas là. Abed demanda à l'un des employés de s'assurer que tout allait bien de son côté.

Atef vivait dans une autre partie de Jérusalem, Kufr Aqab, un quartier urbain très dense fait de grands immeubles d'habitation construits hors de tout plan d'urbanisme, à la va-comme-je-te-pousse, un quartier qui, à l'instar de Dahiyat a-Salaam, était coupé du reste de la ville par un checkpoint et par le mur. Afin d'éviter les traditionnels bouchons et l'attente au checkpoint, qui pouvait durer des heures, il faisait un détour compliqué pour se rendre à son travail.

Atef expliqua être pris dans un embouteillage monstre. Une collision semblait s'être produite plus loin, entre deux checkpoints, celui du camp de réfugiés de Kalandia et celui du village de Jaba'. Un peu plus tard, Abed reçut un appel d'un neveu. « Milad était en sortie de groupe aujourd'hui ? Il vient de se produire un accident impliquant un bus scolaire près de Jaba'. »

Abed en eut l'estomac retourné. Hilmi et lui quittèrent immédiatement la boucherie et il monta dans la jeep argent de son cousin. Ils descendirent la colline, pris dans la circulation du matin, croisèrent des adolescents qui commençaient à travailler dans les ateliers de carrosserie automobile avec signalétique en hébreu pour clients juifs, ils passèrent devant l'école de Milad avant d'emprunter la route qui longeait le mur. Elle contournait les immeubles d'habitation de la colonie ultra-orthodoxe de Neve Yaakov et gravissait ensuite la colline abrupte en direction de Geva Binyamin, une colonie juive connue dans les environs sous le nom d'Adam, ce même nom que portait le frère aîné de Milad.

Au croisement de l'entrée d'Adam, les militaires arrêtaient les voitures, l'accident s'était produit à proximité, provoquant un embouteillage. Abed sauta de la jeep. Hilmi, supposant que la collision n'avait rien de très grave, le salua et rebroussa chemin.

\*

La veille seulement, Abed avait failli priver Milad de toute chance de partir en excursion avec sa classe. Non par tel ou tel réflexe de prévoyance mais simplement par négligence.

Il s'était rendu à Jéricho avec Hilmi et se trouvait sur la plaine plate et poussiéreuse de la ville la plus basse du monde, puisqu'elle se situe à deux cent cinquante mètres environ en deçà du niveau de la mer, lorsqu'il reçut un appel de Haïfa lui demandant s'il avait bien payé la centaine de shekels demandée par l'école pour l'excursion scolaire de Milad. En fait, il avait oublié. Haïfa n'avait pas voulu que Milad parte en excursion, mais elle avait cédé, voyant bien avec quelle ferveur son fils désirait être avec ses petits camarades. Cela faisait des jours que Milad en parlait. Au moment de l'appel de Haïfa, l'enfant s'affairait autour de la maison de ses parents, attendant tout excité le retour de son père, impatient d'aller acheter des choses à manger pour le lendemain. Et maintenant il était tard. Si Abed ne passait pas à l'école régler la somme avant l'heure de fermeture, Milad ne serait pas autorisé à prendre le bus le lendemain matin.

C'était le milieu de l'après-midi mais l'air était froid et le temps couvert, l'orage qui allait éclater le lendemain commençait à se former. Les feuilles des palmiers-dattiers s'agitaient au loin. Abed annonça à Hilmi qu'ils devaient se dépêcher de rentrer.

Hilmi était à Jéricho pour affaires. Il avait récemment hérité de soixante-dix mille dollars et il souhaitait les investir dans le foncier. Il n'y avait plus grand-chose à acquérir à Anata, où vivaient les Salama. Anata avait été autrefois l'une des villes les plus importantes de Cisjor-

danie, une longue bande qui s'étendait en direction de l'est, à partir des monts bordés d'arbres de Jérusalem, jusqu'aux collines jaune pâle et aux oueds de la périphérie désertique de Jéricho. Mais Israël avait confisqué la quasi-totalité de la terre dans cette zone ou l'avait rendue inaccessible pour la population d'Anata, pour des personnes comme Abed et Hilmi. Jadis d'une superficie de trente et un kilomètres carrés, la ville n'en faisait désormais plus que trois. Mais revenons à Jéricho.

Se dépêchant de rejoindre l'école de Milad avant l'heure de fermeture, Abed et Hilmi empruntèrent la principale voie de communication israélienne est-ouest, l'autoroute 1. Ils gravirent la crête montagneuse, longeant trois colonies juives sous haute surveillance, construites sur les terres d'Anata, ainsi que le hameau bédouin de Khan al-Ahmar, qui s'étend sur des terrains qui avaient appartenu au grand-père d'Abed. Empruntant ensuite l'Abu George Road, ils aperçurent les olivraies qui avaient été la propriété d'Abed et de ses frères et qui étaient désormais celle des colons. Continuant de rouler sur cette route, ils passèrent ensuite à proximité de la bien connue zone E1, où Israël prévoyait à ce moment de construire plusieurs milliers de nouveaux logements, des complexes hôteliers ainsi qu'une zone industrielle. Enfin, gravissant la dernière colline, ils longèrent la colonie d'Anatot et la base militaire mitoyenne, elles aussi édifiées sur de la terre qui avait autrefois appartenu à la famille Salama.

Une fois dans Anata, Abed et Hilmi durent traverser la ville de part en part puisque l'école se situait à l'autre bout, tout contre le mur. Les environs de l'école étaient tranquilles, quasiment vides. Abed franchit en courant la porte métallique, traversa toujours en courant la pelouse en gazon synthétique, pénétra dans le hall d'entrée et

annonça à la secrétaire qu'il souhaitait payer la somme demandée pour l'excursion du lendemain.

« C'est trop tard. Nous sommes fermés », répondit-elle.

Abed monta les escaliers quatre à quatre, dénichant à l'étage une enseignante qu'il connaissait, Mufida. Celle-ci appela le principal, qui appela la secrétaire, et Abed redescendit au rez-de-chaussée pour payer, en soupirant de soulagement. Milad allait pouvoir partir en excursion.

\*

Il pleuvait lorsque Abed sauta du SUV de Hilmi, au croisement à l'entrée de la colonie d'Adam. Il avait sur lui le long pardessus noir qu'il avait emporté, prévoyant l'orage à venir. Plus il se rapprochait du site de l'accident, plus son angoisse montait. Il avait marché au début et maintenant il courait presque, jusqu'à ce qu'il voie une jeep verte de l'armée en train de venir vers lui. Il la héla, précisant aux soldats, en hébreu, qu'il pensait que son fils était dans le bus. Il leur demanda de l'emmener sur place. Ils refusèrent. Abed commença à courir. Dans un premier temps, il ne put apercevoir le bus, dissimulé à sa vue par un semi-remorque dix-huit roues immobilisé en travers de la route à trois voies. Des dizaines de personnes étaient là, attroupées, parmi lesquelles des parents qu'il reconnut et qui s'étaient précipités sur les lieux.

« Où est le bus ? » demanda Abed. « Où sont les enfants ? » Quelques secondes plus tard, il le vit, renversé sur un côté : une carcasse vide, carbonisée. Abed n'apercevait aucun enfant, pas de professeur ni d'ambulance. Il avisa parmi la foule un cousin qu'il n'appréciait pas beaucoup, Ameen. Des années auparavant, tous deux avaient eu une violente altercation, Abed avait fini

à l'hôpital. Ameen travaillait désormais pour les Forces de sécurité préventive palestiniennes, qui intervenaient pour le compte d'Israël au cœur des centres urbains de Cisjordanie. Il était connu pour être l'un de leurs officiers corrompus qui ne rechignaient pas au racket.

« Que s'est-il passé ? » demanda Abed.

« Un terrible accident », répondit Ameen. « Ils ont sorti du bus les corps carbonisés et ils les ont posés au sol. »

Abed tourna le dos à Ameen et s'éloigna vite, son cœur cognant dans sa poitrine. Qui dirait à un père une chose pareille ? Abed savait donc désormais qu'il y avait des morts. Maintenant, l'effroyable image était là, impossible à écarter. Abed s'enfonça dans la foule, les mots d'Ameen résonnant en lui.

Des rumeurs affolées tournoyaient tout autour de lui, passant d'un badaud à l'autre : les enfants avaient été emmenés dans un hôpital à al-Ram, à deux minutes de là ; ils étaient à Rama, la base militaire israélienne, à l'entrée d'al-Ram ; ils étaient au centre médical de Ramallah ; ils avaient été transférés de Ramallah à l'hôpital Hadassah du Mont Scopus. Abel devait décider où se rendre. Avec sa carte verte d'habitant de Cisjordanie, il ne serait pas autorisé à entrer dans Jérusalem et il serait contrôlé à Hadassah. La rumeur concernant al-Ram semblait peu crédible, il n'y avait pas d'hôpital là-bas. L'hypothèse du centre médical de Ramallah paraissait la plus plausible. Il demanda à deux personnes qu'il ne connaissait pas de l'y emmener. Ces deux personnes avaient déjà fait deux heures et demie de route, elles venaient de Jénine et elles se rendaient dans la direction opposée. Mais elles acceptèrent, sans hésitation.

Il leur fallut beaucoup de temps pour s'extraire des embouteillages provoqués par l'accident. Sur la route Jérusalem-Ramallah, ils passèrent à proximité du Kids

Land, le centre de loisirs où les enfants auraient dû se trouver à cette heure. On apercevait sur son toit un Bob l'éponge géant, l'un des personnages de dessin animé préférés de Milad.

Une fois à Ramallah, Abed et ces deux aimables inconnus s'arrêtèrent enfin devant l'hôpital, à l'entrée duquel régnait un pur et simple chaos : des ambulances aux sirènes hurlantes, le personnel médical en train de prendre en charge des enfants blessés allongés sur des chariots d'hôpital, des parents paniqués criant et pleurant, des équipes de télévision interviewant des membres du personnel hospitalier... Frayant son chemin au milieu de toute cette folie, le souffle court et la poitrine serrée, Abed s'efforçait de contenir un sentiment de terreur grandissant. Mais sans y parvenir vraiment. Une pensée importune se mit au lieu de cela à l'assaillir : suis-je puni pour ce que j'ai fait à Asmahan ?

*Première partie*

## TROIS MARIAGES



## I

Toute personne proche d'Abed dans sa jeunesse vous aurait dit à cette époque qu'il était destiné à convoler avec une certaine personne. Mais ce n'était ni Haïfa ni Asmahan. C'était une jeune fille qui s'appelait Ghazl.

Ils s'étaient rencontrés au milieu des années 1980, à une époque où Anata était une agglomération rurale et tranquille, plus un village qu'une ville. Ghazl avait à ce moment-là quatorze ans et était en première année à l'école des filles d'Anata. Abed, lui, était en terminale à l'école des garçons, de l'autre côté de la rue. À l'époque, tout le monde se connaissait à Anata. Plus de la moitié du village descendait de l'une des trois grandes familles locales qui partageaient le même ancêtre, un homme du nom d'Alawi. La famille d'Abed, les Salama, était la plus importante. Celle de Ghazl, les Hamdan, était la deuxième plus importante.

Alawi était un descendant de l'homme qui avait posé la première pierre d'Anata, Abdel Salaam Rifai, lui-même descendant du fondateur, au XII<sup>e</sup> siècle, du soufisme. Il avait quitté l'Irak pour se rendre à Jérusalem, à la mosquée d'al-Aqsa, avant de s'installer à Anata, qui

doit possiblement son nom à la déesse cananéenne Anat ou à la cité biblique d'Anathoth. Enfants, Abed et ses frères et sœurs descendaient la route jusqu'au vieux mausolée en pierre dédié à Abdel Salaam Rifai, jusqu'à ce sanctuaire surmonté d'un dôme dont l'intérieur était éclairé par des bougies et qui deviendrait plus tard un point de repos pour les soldats israéliens, qui y laisseraient au sol paquets de cigarettes et canettes de bière vides.

Abed vivait à trois kilomètres et quelques de l'école des filles, un peu plus bas sur la colline, au second étage d'une maison en pierre à chaux qui en comprenait deux. Le premier étage faisait office d'étable et accueillait chèvres, poulets et brebis. Le père d'Abed aimait les animaux et, tout particulièrement, les chèvres. Chacune avait son nom et, après leur avoir fait signe d'approcher, il les nourrissait de graines, d'amandes ou de sucreries. Adolescent, Abed avait pour habitude d'emmener les chèvres paître dans la petite vallée entre Anata et Pisgat Ze'ev, une nouvelle colonie juive.

À l'époque où Abed était encore tout jeune, le paysage d'Anata était constellé d'oliviers et de figuiers, fait de champs ouverts dédiés à la culture du blé et des lentilles. Les familles nombreuses dormaient réunies dans une seule et même pièce, sur un sol couvert de matelas peu épais. Les toilettes se trouvaient à l'extérieur et les femmes ramenaient l'eau d'une source située à proximité dans de grandes jarres qu'elles plaçaient en équilibre précaire sur leurs têtes. Une fois par semaine, le vendredi, les enfants prenaient un bain dans de grandes barriques qu'on apportait dans les pièces principales des maisons, après quoi ils se mettaient en rang, cheveux humides et vêtements propres, pour remercier leur paternel en lui embrassant les mains et en recevant à leur tour un baiser

sur le front et une bénédiction — que bien-être et bonheur soient avec toi, *nayman*.

Anata commença à changer après qu'Israël l'eut conquis en même temps que le reste de la Cisjordanie, lors de la guerre de 1967. Jusqu'alors, la Jordanie avait eu la haute main sur la région. La démographie et la géographie des territoires occupés furent transformées par Israël, qui eut recours à de très diverses politiques dans le but de les « judaïser ». À Anata, le gouvernement israélien s'empara de la terre lopin par lopin, en ordonnant par centaines les démolitions, en rattachant une partie de la ville à Jérusalem, en érigeant un mur de séparation dans le but d'encercler son centre-ville, et en confisquant le reste des terres afin de créer quatre colonies, plusieurs avant-postes pour colons, une base militaire ainsi qu'une autoroute ségréguée, divisée en son milieu par un autre mur dissimulant le trafic routier palestinien à la vue des colons. Le bassin naturel de la ville fut transformé en réserve naturelle — israélienne —, les colons d'Anatot pouvant y accéder librement au contraire de la population d'Anata, qui dut dès lors acquitter un droit d'entrée. La route conduisant à la source traversait la colonie, dans laquelle les Palestiniens ne pouvaient entrer sans autorisation, ce qui les contraignait à emprunter un autre itinéraire, à faire un long détour par une route mal entretenue et dangereuse.

Année après année, les Palestiniens d'Anata se retrouvèrent pris dans la dynamique urbanistique de Jérusalem, qui ne cessait plus de s'étendre. Cette dynamique avait avalé la vieille ville et le reste de Jérusalem-Est, tout autant que les terres de plus d'une vingtaine de villages situés à sa périphérie, toutes annexées par Israël. Ils roulaient sur les autoroutes à plusieurs voies d'Israël, faisaient leurs courses dans ses chaînes de supermarchés

et avaient recours à l'hébreu lorsqu'ils se trouvaient dans ses immeubles de bureaux, ses centres commerciaux et ses salles de cinéma. Mais les mœurs sociales d'Anata restaient inchangées. Il y était interdit d'avoir des relations sexuelles avant de se marier, les mariages y étaient fréquemment arrangés, on s'y mariait très souvent entre cousins afin que la famille conservât son patrimoine et ses terres. Des ennemis jurés faisaient assaut de courtoisie lorsqu'ils se croisaient ; l'itinéraire de vie individuel était puissamment façonné par la réputation du foyer familial — une fille qui n'en faisait qu'à sa tête pouvait réduire à néant les perspectives de mariage de toutes ses sœurs ; et lorsqu'un drame se produisait, une procédure élaborée faite de rituels et de discours extrêmement polices permettait de neutraliser ses répercussions.

Dans cette société traditionnelle, agraire, Abed était né au sein d'une famille de l'aristocratie. Ses deux grands-pères — qui étaient frères — avaient été à deux périodes différentes le chef de village, le *mukhtar*, et à eux deux ils avaient possédé une grande partie des terres locales. Mais lorsque celles-ci furent confisquées par le gouvernement israélien, leur pouvoir social, leur rôle de *mukhtar*, se volatilisa avec leurs titres de propriété. Au début des années 1980, lorsque le moment vint pour le père d'Abed d'endosser cette responsabilité, il refusa d'accepter un rôle qui, dit-il, consistait désormais pour l'essentiel à indiquer aux militaires israéliens les adresses de ceux qu'ils souhaitaient arrêter.

Le père d'Abed était un homme fier qui ne laissait que rarement transparaître l'amertume d'avoir connu des déconvenues tant sur le plan matériel que moral. Son premier amour avait été une jeune femme de la famille Hamdan, mais son père et son oncle avaient décidé qu'il se marierait à une cousine afin d'éviter une division des

terres familiales. Quant aux parents de la jeune femme dont il était amoureux, ils s'étaient eux aussi montrés bien décidés à faire capoter cette union en raison de la rivalité entre les Salama et les Hamdan. Dès qu'ils apprirent qu'un jeune homme de la famille Salama courtisait assidûment leur fille, ils la marièrent sur-le-champ avec un cousin. Le père d'Abed n'avait pas eu le choix : il lui avait fallu respecter les desiderata de sa famille et accepter le mariage qu'ils avaient arrangé pour lui.

Lorsque Abed tomba lui-même amoureux d'une Hamdan, il se demanda s'il n'était pas en train d'accomplir la destinée contrariée de son père. Le soir, en secret, il écrivait des lettres à Ghazl. Le matin, il les remettait à l'une des voisines ou camarades de classe de la jeune fille, qui en prenait connaissance à l'école. Souvent, les missives en question comprenaient des instructions, demandant par exemple à Ghazl de répondre au téléphone à une heure bien précise. Parce qu'elle vivait à Dahiyat a-Salaam (qu'on appelait à l'époque la nouvelle Anata), quartier qu'Israël avait annexé et rattaché à Jérusalem, sa maison disposait d'une ligne téléphonique — ce qui n'était pas le cas dans les autres quartiers d'Anata. Après l'école, Abed prenait le bus direction la Porte de Damas, Jérusalem-Est, il marchait ensuite jusqu'au bureau de poste de la rue Saladin, la principale artère commerçante et, à l'heure convenue, il insérait un jeton dans l'appareil téléphonique à pièces. Les deux tourtereaux échangeaient aussi longtemps qu'il leur était possible, ce qui bien souvent se ramenait à peu de chose. Lorsque les parents de Ghazl entraient dans la pièce, celle-ci leur faisait croire qu'elle était en train de parler à une amie avant de raccrocher très vite. Il arrivait souvent, alors même qu'ils venaient tout juste d'entamer la conversation, qu'Abed soit interrompu au beau

milieu d'une phrase par le grésillement de la communication coupée.

Ils formaient un beau couple. Abed avait le teint mat, il était grand et svelte, la mâchoire carrée, le regard songeur, un garçon aux gestes doux et à l'allure décontractée. Il avait une chevelure épaisse, coupée court sur les côtés, et une moustache — à son grand embarras ultérieur. Avec sa chemise ouverte sur la poitrine, il ressemblait à un James Dean palestinien. Ghazl avait de grands yeux en amande et une fossette sur sa joue droite. Elle ressemblait à son père. Comme celui de son père, son visage irradiait la bonté.

La sœur aînée d'Abed, qui était sa préférée, Naheel, vivait à Dahiyat a-Salaam avec son mari, Abu Wisaam, dans une maison proche de celle de Ghazl. Abed se rendait chez eux pour épier Ghazl, qu'il pouvait apercevoir sur son toit ou sur son balcon — les seuls endroits où elle pouvait se tenir à l'air libre les cheveux découverts.

Abed n'était pas religieux et il était contre le hijab. Aucune de ses sœurs ne l'avait porté avant de se marier, et Naheel pas même après son mariage. Le hijab, à l'époque, était moins communément porté, tout particulièrement au sein des familles laïques et qui faisaient partie des élites. Lorsque Abed obtint son diplôme de fin d'études secondaires, en 1986, moins de la moitié des jeunes femmes d'Anata se couvraient les cheveux. Ghazl portait le hijab par respect pour son père, qui était religieux, mais à d'autres égards elle se montrait bien moins déférente que ses camarades. Elle était aussi moins étroitement surveillée. Son père était gentil et lui faisait confiance ; quant à sa mère — qui venait de Silwan, un quartier situé juste en contrebas de la mosquée al-Aqsa —, elle avait adopté les manières modernes de la ville. Si Ghazl et Abed avaient pu se voir aussi souvent,

du moins au début, c'était en raison même de leur bienveillance à l'endroit de leur fille. Plus tard, leur idylle secrète allait pouvoir se perpétuer sous le couvert d'un combat politique commun.

\*

La Première Intifada éclata en décembre 1987, un an et demi après qu'Abel eut terminé ses études secondaires. Elle adopta tout d'abord la forme d'une série de manifestations spontanées suite à une collision, à Gaza, entre un semi-remorque de l'armée israélienne et un break qui avait occasionné quatre morts, quatre ouvriers palestiniens. Les manifestations gagnèrent en ampleur, alimentées par la grande colère qui s'était accumulée au fil des années contre la « politique de la poigne de fer » — une expression du ministre de la Défense d'Israël de l'époque. Elles se transformèrent rapidement en un soulèvement de masse — le premier à être organisé — contre l'occupation, avec des milliers de batailles de rue opposant la jeunesse palestinienne aux troupes israéliennes — des pierres d'un côté, des véhicules blindés et des fusils d'assaut de l'autre. Pour tous les Palestiniens, pour les pauvres comme pour les bourgeois, pour les laïques comme pour les religieux, pour les chrétiens comme pour les musulmans, pour les réfugiés comme pour les mieux enracinés, pour les prisonniers comme les exclus, ce fut un temps de douloureux sacrifice. Et puisque la totalité de la population palestinienne souffrait de la détermination que montrait Israël à réprimer le soulèvement, tous les signes de prospérité et de distinction sociale se volatilisèrent, les laïques revendiquées adoptant même le hijab en signe de solidarité nationale.

Des villes furent assiégées, des couvre-feux imposés,

les réserves s'épuisèrent, beaucoup perdirent leur travail, les écoles furent fermées, des enfants furent emprisonnés, des maris furent torturés, des pères tués et des fils mutilés — les soldats cassaient leurs matraques en deux à force de briser des os. Comme le rapporta le magazine *Kol Hazman*, « on changea plusieurs fois de types de matraques, parce qu'elles étaient trop fragiles et se cassaient, si bien qu'elles furent remplacées par des matraques en acier, et lorsque celles-ci finirent par se plier, on passa aux bâtons en plastique flexible ». Plus de mille cent Palestiniens furent tués par des soldats ou des civils israéliens au cours des six années du soulèvement. Cent trente mille furent blessés et environ cent vingt mille emprisonnés. Ces années-là, Israël eut le taux d'incarcération le plus élevé au monde.

Israël ferma toutes les universités palestiniennes, ce qui empêcha Abed d'obtenir un diplôme. Après avoir terminé ses études secondaires, il avait nourri l'espoir d'étudier à l'étranger. Un ami proche, Osama Rajabi, proposa qu'ils s'inscrivent à l'université en URSS. L'OLP, l'Organisation de libération de la Palestine, offrait à certains la possibilité de suivre des cursus universitaires dans des pays socialistes alliés. Abed souhaitait rejoindre Osama mais il lui fallait tout d'abord obtenir un passeport, et pour cela il avait besoin de l'aide de son père. Israël ne donnait pas de passeports aux personnes vivant sur les territoires qu'il occupait. Le père d'Abed avait un passeport jordanien, qui lui avait été accordé à l'époque où le royaume hachémite contrôlait la Cisjordanie. Abed pouvait donc essayer d'en obtenir un en Jordanie. Mais son père refusa de l'aider — il n'autoriserait pas son fils à quitter la Palestine pour devenir un communiste, déclara-t-il. Osama partit sans Abed.

À Anata et ailleurs en Cisjordanie, le Front démocra-

tique pour la libération de la Palestine (FDLP), une faction marxiste-léniniste de l'OLP, était à l'avant-garde de la mobilisation syndicale et politique qui avait donné naissance à l'Intifada. Le leader local du FDLP n'était nul autre qu'Abu Wisaam, le beau-frère d'Abed. Cet homme de petite taille, un intellectuel plein d'esprit et volubile, avait rejoint l'organisation dans les années 1970, il avait étudié à Beyrouth et y avait été formé aux méthodes d'espionnage, aux explosifs et à l'idéologie du parti, y étudiant aussi l'histoire des révolutions mondiales et celle du mouvement sioniste. À l'occasion d'un déplacement à Anata, où il était venu rendre visite à ses parents, il avait été arrêté au motif de son appartenance au FDLP — une organisation illégale, comme toutes les factions de l'OLP —, et au cours des quinze mois qu'il avait passés en prison il avait lu les textes marxistes canoniques. Peu de temps après sa libération, il avait épousé Naheel, elle avait alors seize ans et Abed douze. Dès ce moment, Abu Wisaam se soucia de rallier Abed à la cause révolutionnaire. Lorsque l'Intifada éclata, il le fit entrer au parti.

Il ne s'agissait pas seulement pour lui d'étoffer les rangs de son organisation. Faire entrer Abed au FDLP était un moyen pour Abu Wisaam de le protéger. Infestée par les collaborateurs, la Palestine était certainement, parmi toutes les sociétés ayant subi une occupation étrangère et un règne colonial, l'une des plus profondément pénétrées par la puissance occupante. Au FDLP, au moins, Abu Wisaam savait à qui il pouvait faire confiance. À une occasion, un jeune membre du Fatah, la faction rivale, distribua autour de lui de l'argent dont il affirmait qu'il provenait de son oncle installé aux États-Unis. L'oncle souhaitait venir en aide à l'Intifada et l'argent en question allait permettre d'acheter des baskets à la *shabaab*, la jeunesse. C'était un moyen pour le jeune homme, qui

nourrissait des ambitions, de commencer à s'imposer sur la scène politique.

Il versa cinq dinars jordaniens à chaque jeune activiste, assez pour s'offrir une paire de Nike blanches flambant neuves, l'idéal pour courir lorsque les balles israéliennes se mettaient à siffler. Abed accepta l'argent mais, lorsque Abu Wisaam en fut informé, il l'obligea à le rendre sur-le-champ. Il savait qu'il s'agissait d'une ruse : l'argent liquide venait des Israéliens, qui souhaitaient savoir qui, parmi la *shabaab*, la jeunesse, était impliqué dans les manifestations, et qui était susceptible d'être acheté. Tous les garçons qui avaient accepté l'argent furent plus tard arrêtés, extraits de leurs maisons au milieu de la nuit par des militaires israéliens. Grâce à Abu Wisaam, Abed avait évité un tel sort.

Alors que la plupart des hommes dans la famille d'Abed avaient adhéré au Fatah, le parti de Yasser Arafat, Abed apprit à mépriser cette organisation. Le discours creux, pensait-il, semblait toujours régner en maître dans les rangs du Fatah — une conviction qui ne fit que se renforcer au fil des années devant le spectacle de leaders reniant quasiment tous leurs principes à force d'enchaîner les compromis, si bien qu'une fois l'Intifada terminée ils se retrouvèrent à travailler pour Israël comme de simples exécutants de l'occupant. Ce qui attirait Abed dans le FDLP, c'était le fait que, sur le terrain, à Anata, à Jérusalem comme dans le reste de la Cisjordanie, cette organisation semblait être la plus sérieusement décidée à édifier un mouvement local de libération de la Palestine.

Abed désirait rejoindre Osama en Union soviétique afin d'y étudier le droit, et le FDLP l'appuya. Et Ghazl de même. Abed voulait défendre les prisonniers politiques palestiniens, toujours plus nombreux. Depuis qu'Osama était parti, Abed demandait chaque année la permission

d'aller étudier avec lui dans une université soviétique, et chaque année son père répondait par la négative.

Coincé à Anata, Abed travaillait dans le secteur du bâtiment et gravissait un à un les échelons du FDLP et de son syndicat, le Bloc unitaire des travailleurs. Il organisait des manifestations, recrutait de nouveaux membres et diffusait les *bayanaat*, ces communiqués réguliers de l'Intifada qui permettaient de coordonner les actions des pharmaciens, des médecins, des juristes, des enseignants, des commerçants, des propriétaires fonciers et des comités locaux, précisant à quels moments il fallait faire grève, quels étaient les produits à boycotter, quels fonctionnaires devaient démissionner, quels ordres israéliens devaient être ignorés, où défiler et où bloquer les voies de circulation conduisant aux colonies. Posséder du « matériel de propagande » de l'OLP était une infraction pénale, de même qu'imprimer ou éditer « toute publication — annonce, affiche, photographie, pamphlet et tout autre document — à teneur politique ».

Les *bayanaat* devaient être réalisés et diffusés de façon clandestine. Et dans la mesure où Israël confisquait les prospectus et, à l'occasion, les presses d'imprimerie permettant de les fabriquer, leurs modes de production et de diffusion devaient être constamment changés. Un jour, les *bayanaat* furent amenés à Abed par une jeune Européenne qui avait passé un checkpoint en voiture, les prospectus dissimulés sous la moquette de son coffre arrière. Abed les avait ensuite glissés sous sa chemise, il s'était rendu au supermarché d'Anata, y avait choisi une allée qui, à ce moment, était vide et les y avait dispersés au sol. La nuit, d'autres *shabaab* et lui-même peignaient sur les murs d'Anata les textes des *bayanaat*.

Un après-midi, alors que le soulèvement était en cours

depuis plusieurs semaines, Naheel rejoignit une manifestation du FDLP vers la Porte de Damas. Pour cela, elle avait trouvé à l'avance un alibi. Abu Wisaam et elle avaient essayé d'avoir un enfant et Naheel avait besoin de passer un test de grossesse. Elle appela une clinique située rue Saladin et prit rendez-vous pour un test juste avant le début programmé de la manifestation. Le résultat du test à la main, elle rejoignit ses amis à l'extérieur des murs de la vieille ville, où elle se mit à brandir le drapeau palestinien, ce qui était interdit. Les forces de sécurité israéliennes se ruèrent sur place mais, avant même qu'elles interpellent Naheel, ses amis lui avaient arraché le drapeau des mains et avaient dévalé la rue en courant. Naheel fut emmenée dans un centre de détention de Jérusalem-Ouest, dans la zone du complexe russe, que les Palestiniens connaissent bien et appellent la Moscobiya. Pour avoir agité un drapeau palestinien, Naheel aurait pu être condamnée à plusieurs mois de prison ferme et même à une peine plus lourde. Mais elle n'avait pas été arrêtée le drapeau à la main et elle avait un alibi, son test de grossesse, réalisé quasiment à l'heure de son arrestation. Elle affirma avoir été présente au mauvais endroit au mauvais moment. Elle ne passa que dix jours en prison.

Le test de Naheel était négatif, mais elle tomba enceinte un peu plus tard, au cours du premier Ramadan de l'Intifada. Elle accoucha de son fils au mois de janvier 1989, un an après le début du soulèvement. Alors que le bébé avait deux semaines, Abu Wisaam fut arrêté à son tour en raison du rôle qu'il jouait au sein du FDLP. C'était son troisième séjour dans une prison israélienne, et son deuxième depuis qu'il s'était marié avec Naheel. Cette fois il fut détenu presque un an durant. La section du FDLP d'Anata se retrouvant désormais sans chef, ce fut Abed qui prit la relève.

Il passa une bonne partie de cette période à aider Naheel et son bébé, dormant chez eux, à deux pas de chez Ghazl qui était alors en terminale. Abed avait convaincu Ghazl de militer au FDLP et il la chargeait désormais de recruter et de former au militantisme d'autres jeunes femmes. Ghazl était douée pour cela. Au moment de l'incarcération d'Abu Wisaam, vingt-cinq jeunes femmes militaient activement dans les rangs du groupe. À sa libération, ce nombre avait doublé grâce à Ghazl.

La maison de Naheel, qui avait été construite presque au sommet de la colline de Dahiyat a-Salaam, offrait à Abed et à ses amis un excellent point de vue, qui leur permettait d'observer les allées et venues des soldats israéliens : ils pouvaient les voir traverser Anata ou venir du camp de réfugiés de Shuafat, un peu plus haut. Le camp de Shuafat était le théâtre de fréquentes manifestations et il avait été l'un des premiers quartiers de Jérusalem à être placés sous couvre-feu au début du soulèvement.

Abed et les gens d'Anata appelaient les habitants du camp de Shuafat les Thawaala, « les gens de Beit Thul », un village près de Jérusalem, parce que certaines des plus grandes familles qui vivaient dans ce camp en avaient été chassées en 1948 lorsque les forces sionistes avaient fondé l'État d'Israël. On ne pouvait pas le dire, parce que les réfugiés étaient le cœur battant du mouvement national palestinien — ses fondateurs, ses leaders en exil, son symbole le plus puissant et l'incarnation même de l'exigence palestinienne de retrouver le sol natal —, mais Abed n'avait pas beaucoup d'estime pour les Thawaala. Il leur reprochait de se comporter comme s'ils étaient les seuls défenseurs de la Palestine, de se considérer d'une manière ou d'une autre comme de meilleurs représentants de la cause que ceux qui étaient restés sur leurs terres. Les camps de réfugiés donnaient, pensait-il, une

**NATHAN THRALL**

**UNE JOURNÉE**

**DANS LA VIE D'ABED SALAMA**

**Anatomie d'une tragédie à Jérusalem**

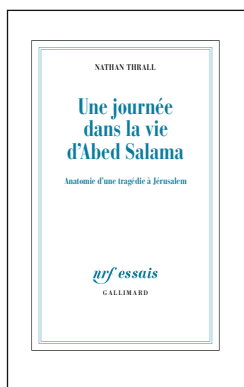
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)  
PAR FRÉDÉRIC JOLY

Le 16 février 2012 s'annonce comme une journée ordinaire pour Abed Salama, un Palestinien des Territoires occupés. Tôt le matin, son fils Milad est parti en excursion avec son école. Très vite la rumeur se répand qu'un bus scolaire a été heurté de plein fouet par un semi-remorque sur une route sous contrôle israélien mais très mal équipée et entretenue car empruntée pour l'essentiel par des Palestiniens. N'était le nombre de victimes brûlées vives (enfants et institutrice), il aurait pu ne s'agir que d'un banal accident de la route, dû à un trafic surchargé puisque ralenti par un checkpoint de l'armée israélienne — elle endigue aux heures de pointe la circulation des Palestiniens afin de faciliter celle des colons israéliens.

Tout se déploie dans le récit serré et l'écriture neutre de Nathan Thrall : la fracture des familles palestiniennes entre les membres qui acceptent de collaborer avec les services sécuritaires d'Israël, suite aux accords d'Oslo, et ceux qui refusent la corruption morale et financière que cela entraîne ; les conditions de scolarisation et d'embauche dans une situation d'occupation ; les itinéraires imposés par Israël aux Palestiniens afin de raccourcir et sécuriser au maximum les trajets des colons qui ceignent Jérusalem : ceux-ci occupent toujours plus de terres qui étaient encore palestiniennes en 1948, dont la population a été chassée et les noms arabes ont été effacés ; la construction d'un mur de séparation entre colonies juives et villages arabes, qui oblige les Palestiniens à d'absurdes détours, sur des axes surchargés, et qui, en l'occurrence, empêchera ce jour-là les secouristes d'arriver à temps sur les lieux.

Thrall anatomise une tragédie à Jérusalem. De cette chaîne de causalités, la justice de l'État hébreu ne retint que la responsabilité du chauffeur palestinien du semi-remorque, condamné pour défaut de maîtrise du véhicule.

*Nathan Thrall est un journaliste et essayiste américain, ancien responsable du Programme israélo-arabe de l'International Crisis Group. Il vit à Jérusalem et est l'auteur de The Only Language They Understand. Forcing Compromise in Israel and Palestine (2017 ; quatorze éditions étrangères).*



**Une journée  
dans la vie d'Abed Salama  
Nathan Thrall**

Cette édition électronique du livre  
*Une journée dans la vie d'Abed Salama* de Nathan Thrall  
a été réalisée le 23 novembre 2023 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072998140 - Numéro d'édition : 548038).  
Code produit : U47883 - ISBN : 9782072998171.  
Numéro d'édition : 548041.